

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 44

Artikel: La Suisse jugée par un Espagnol
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements d'entree des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le salon.

Le salon, voilà une vieille tradition qui commence à se ressentir des atteintes du temps. Le jour n'est pas éloigné, sans doute, où l'on ne parlera du salon que comme des chandeliers fumeuses ou des coqueumars de nos grands-mères. La cause? Toutes sortes de raisons qui seraient trop longues à énumérer et dont plusieurs tiennent aux conditions actuelles de l'existence.

Et les vieilles traditions ne sont pas comme les vieux monuments: pour elles, pas de restauration possible. Dans les anciens édifices, tout ne meurt pas, en dépit des archéologues et des restaurateurs. Si ces messieurs, sous prétexte de reconstitution, font souvent couleau neuf des respectables vestiges du passé que l'on confie à leurs soins, il reste quand même toujours, par ci, par là, une pierre ou deux de l'édifice primitif, témoignage précieux de son antique origine et de sa splendeur passée: Au contraire, les temps changent, les hommes passent et avec eux, les mœurs, les coutumes, les traditions.

Somme toute, rapport au salon, la perte ne sera pas si grande que cela.

Qu'est-ce que le salon? Une sorte de sanctuaire dans lequel on pénètre si rarement que la poussière et les mites en ont fait leur *buen retiro*, bien sûrs de n'être pas dérangés dans leur œuvre de destruction. Les volets en sont hermétiquement clos, de peur que le soleil, ce véritable ami de la maison, ne vienne à travers la housse épaisse et terne qui la cache, « manger » — c'est ainsi que l'on dit ici — la couleur de l'étoffe dont les meubles sont recouverts. Et ces pauvres meubles, drapés dans leurs housses comme dans des suaires, et symétriquement rangés en faction le long du mur, sont aussi peu accueillants que les sphinx de marbre qui gardaient le seuil des anciens palais. Ah! certes, ce n'est pas de ces meubles-là qu'on peut dire: fauteuil « pour s'asseoir ». S'y asseoir! mais, on ne l'oserait pas.

Le salon, cette chambre froide et sombre, est le tombeau fatal de tout ce que la famille possède de plus précieux, de plus agréable, de tous ces petits riens, enfin, qui nous deviennent si vite familiers lorsqu'on les voit tous les jours, et qui ne demanderaient qu'à jeter leur note gaie dans le programme monotone de l'existence.

Une fois par semaine, après avoir enlevé ses chaussures, afin de ne point souiller le parquet ciré, le maître ou la maîtresse de maison pénètre dans le salon pour remonter la pendule, pauvre délaissée qui sonne dans le silence et dans l'obscurité des heures vides de joies ou de peines, des heures perdues. Pendant ce temps, consignés à la porte, les enfants viennent jeter un regard timide et inquiet dans cette chambre dont l'accès leur est interdit et où ils ont vu, un jour, s'engloutir, avant même qu'on leur ait seulement permis d'y toucher, leurs plus beaux jouets, présents du petit Noël. « On vous les donnera plus tard,

leur a-t-on dit, quand vous serez grands ». Quand ils seront grands! C'est-à-dire quand les soucis de la vie ne leur permettront plus les joies innocentes et sans mélange de l'enfance.

Le salon, dit-on, c'est la chambre des visites. Hélas, cela n'est que trop vrai. Et combien pourtant elles s'en passeraient, les visites, de ce privilège d'être seules à voir s'ouvrir devant elles la porte de ce lieu très sacré. Il n'est rien qu'elles redoutent plus que la phrase traditionnelle: « Eh bien, mesdames et messieurs, veuillez passer au salon. » Que de fois, à ces seuls mots, la gaieté a pris congé de la compagnie la plus joyeuse. Souvent, à cette malencontreuse invitation les visites voudraient bien oser répondre: « Mais non, chère madame, de grâce, ne passons pas au salon. Ne sommes-nous pas bien mieux ici, dans l'atmosphère si familière de cette salle à manger, toute vibrante encore des doux épanchements et des propos joyeux échangés entre la poire et le fromage; où les convenances permettent, à l'heure du dessert, les coudes sur la table; où les sièges ne craquent pas au moindre mouvement; où les dames savent encore tolérer la fumée des cigares? Ne sommes-nous pas bien mieux ici, autour de la nappe blanche, où les derniers vestiges d'un repas savoureux en prolongent délicieusement le souvenir? »

« Au salon, rien de tout cela. Plus d'abandon, plus d'intimes causeries; des façons, de l'étiquette, de la gêne en un mot. Croyez-nous, restons ici; au salon, nous ne nous sentirons pas si bien chez nous et vous-même non plus, chère madame. Laissons le salon aux gèneurs, aux importuns, à toutes les personnes enfin dont on aime surtout à voir les talons. »

Et dire que, huit fois sur dix, on sacrifie à cette ridicule tradition, où l'orgueil a souvent la plus large part, la meilleure pièce de la maison; la pièce la mieux exposée au soleil: et les volets en sont toujours clos; la plus confortable: et l'on n'y va jamais; on y place les plus beaux meubles: et l'on ne s'en sert pas.

Mais on en revient de cette folie. Le salon a fait son temps; le salon s'en va. Bon voyage! J. M.



Aux nouveaux abonnés.

Les abonnés nouveaux, à dater du 1^{er} janvier 1903, recevront gratuitement le journal dès le 15 novembre.

La Suisse jugée par un Espagnol.

Un écrivain espagnol connu, Don Juan Garcia del Rey, vient de publier dans une revue hebdomadaire de Madrid, *El mundo*, une série de lettres sous le titre de *Viage por Francia y Alemania* (Voyage à travers la France et l'Allemagne). L'auteur y a noté aussi les impressions qu'il a remportées de quelques heures passées en Suisse. Les voici:

Avant de vous parler de la cité de Goethe et de Schopenhauer, d'où je vous envoie ces lignes, laissez-moi vous dire quelques mots de la Suisse, quoique je n'aie fait qu'y passer rapidement. Il suffit de deux ou trois heures pour traverser ce petit pays, d'un bout à l'autre. Ce voyage m'a fait l'effet d'une promenade de poupée, tant les distances sont petites et tant les villes, les villages et les hommes sont rapprochés...

Il était nuit noire et il pleuvait à torrents quand j'arrivai à Genève. Les formalités de la douane terminées, ce qui ne traîna pas, je priai le premier portier d'hôtel venu de me conduire à un gîte dans cette ville où tout m'était inconnu. Il me mena dans une hôtellerie propre, je dois le reconnaître, mais fort petite et primitive. Par un escalier tortueux et faiblement éclairé au gaz, je montai à la chambre qui m'était destinée. Il me sembla, en y entrant, que le plafond allait m'écraser, tant il était bas.

Ici encore je vis ce qui m'avait déjà frappé dans les meilleurs hôtels du midi de la France, combien on est arriéré pour certaines choses dans ces pays qui passent pour être à la tête de la civilisation. C'était cette même odeur sulfureuse provenant des allumettes empestées que les hôteliers de France et aussi de Suisse, à ce qu'il paraît, vous condamnent à froter, au *xx^{me}* siècle, pour avoir de la lumière. Outre leur puanteur, ces abominables bûchettes ont ceci de particulier qu'après avoir répandu leur gaz délétère pendant quelques minutes, elles s'éteignent au moment précis où l'on va se servir de leur flamme. Quant aux luminaires des chambres, ils consistent en bougies faites de plus ou moins de stéarine et dont le pouvoir éclairant égale à peu près celui des ténèbres. Aussi on ne parvient qu'à grand peine à faire sa toilette. Quant à écrire, il n'y faut pas songer.

Je pensais non sans orgueil à mon Espagne si décriée, où, dans la Biscaye, par exemple, la maisonnette la plus humble du plus modeste des villages est brillamment éclairée à l'électricité, de telle sorte que nous sommes non seulement de jour mais encore la nuit, la nation de la lumière rayonnante.

Le maigre éclairage de ma chambre ne me permit pas de m'orienter tout de suite. Mes yeux s'étant faits à cette obscurité, je finis par apercevoir un amoncellement gigantesque ayant vaguement la forme d'un éléphant: cela représentait ma couche! Don Quichotte à cette vue aurait saisi son épée et se serait mis en garde contre le nouvel Alifanfaron. Je me défiai du monstre en le saisissant à la brassée et en le jetant dans un coin, où ses plumes s'aplatirent, car ce n'était autre qu'un monumental édredon. On vante beaucoup, chez nous, la manière de vivre hygiénique des gens du Nord. Mais est-ce observer l'hygiène, je vous le demande, que de s'enfouir sous un monstrueux appareil lourd comme du plomb et de se garantir ainsi de tout contact avec l'air!

Comme je demandais quelque chose à manger, l'hôtelier me répondit sèchement qu'il ne

pouvait plus rien me faire apprêter à ces heures (il était 9 $\frac{1}{2}$ h. du soir). Il finit pourtant par me donner deux ou trois œufs.

Je le priai ensuite de me faire apporter de quoi écrire. Sur quoi, au lieu de me dire courtoisement : « Veuillez, je vous prie, vous donner la peine de passer dans la salle à côté, vous y trouverez tout ce qu'il vous faut » ou quelque chose de semblable, il me rabroua par ces mots prononcés avec la plus parfaite mauvaise grâce : « Non, non, cela ne se peut pas, je ne vous donnerai pas d'encrier-ici ; on n'écrit pas ici ; dans la pièce à côté, tant qu'il vous plaira. » Cette singulière politesse me coupa la parole ; je ne pus que m'incliner pour remercier l'hôtelier de sa prévenance et je passai dans la chambre à côté...

M. Don Juan Gracia del Rey quitte Genève le lendemain, toujours par une pluie battante, et monte dans l'express Lausanne-Bâle. Il y rencontre un prêtre français avec lequel il s'entretient jusqu'à Fribourg. A partir de là il peut enfin jeter un coup d'œil sur le paysage.

Fatigués par les tons jaunes et bruns de nos plateaux castillans, mes yeux se plongent avec délice dans le bain de verdure que leur offrent les paysages du Nord, les magnifiques sapinières dont la forte senteur pénètre par moments jusque dans les wagons qui filent devant elles. Qu'il me serait doux de voir quelques-unes de ces forêts autour de notre capitale ! Ce qu'il y a de particulièrement drôle dans ces tableaux, ce sont les toits des fermes hauts et roides, qui parlent d'un climat pluvieux et dont quelques-uns, couverts de mousse, ressemblent à des carcasses de tortues gigantesques, sous lesquelles les parois de bois disparaissent presque entièrement.

Le train entra dans la gare de la capitale suisse. Une effroyable cohue envahissait le quai. J'y remarquai une bande de disgracieux personnages mis d'une façon presque ridicule. Leurs vêtements étaient couleur terre ou vert-épinards et ils avaient pour coiffure des espèces de chapeaux de chasse de teinte uniforme, ornés pour la plupart d'une plume de coq qui se dressait avec fierté. Ce glorieux accoutrement faisait le plus singulier contraste avec des faces bouffies, pâles ou écarlates, et avec des tailles qui avaient assez souvent un air de tonneau à pétrole. Une chose frappait surtout chez ces créatures étranges et les rendait d'un comique presque irrésistible, c'est que les femmes se distinguaient à peine des hommes. Non seulement, elles étaient fagotées à peu près comme eux, ayant des vestons de même coupe et de même nuance ; mais les traits de leur visage et leurs gestes avaient encore la même inélegance, la même rudesse. De tels êtres nous plongent dans l'étonnement et l'hilarité, nous autres Espagnols qui sommes habitués à rencontrer même chez le plus pauvre paysan les allures et les manières d'un hidalgo et qui, selon le mot de notre grand poète Lope de Vega, nous estimons tous de si haute naissance que seule la nécessité de servir distingue nos pauvres de nos riches.

Tous ces bonshommes et toutes ces bonnes femmes de la gare de Berne étaient lourdement chargés de besaces, de sacs et de havresacs, et tous étaient armés de lances de deux mètres de long, qui s'élevaient au-dessus de la foule grouillante comme les piques dans le fameux tableau de Velasquez. Quels étaient donc ces gens ? Des lansquenets ? des àniers et des ànières ? ou bien des mystificateurs ? J'appris plus tard que c'étaient des touristes allemands, comme il en vient chaque été en masse dans les montagnes de la Suisse. Leurs perches de deux mètres leur servent à gravir plus commodément les pentes rapides des Alpes...

A part ces excursionnistes, on voyait encore dans les gares suisses un grand nombre d'hommes d'allures vulgaires, laids, trapus, ramassés, muselés, aux jambes courtes. Les uns portaient une culotte blanche. J'en vis qui étaient armés du fusil Mauser (*sic*). D'autres promenaient des bannières brodées ou, en dignes descendants des anciens Germains buveurs d'hydromel, portaient sur l'épaule de grandes cornes à boire. Plusieurs faisaient entendre, de leurs rudes gorges, des chants énergiques. Ces personnages étaient en fête. Ils font partie de sociétés de tir et de gymnastique qui, à ce qu'on me dit, sont innombrables en Suisse. C'est sur eux principalement que repose la force de ce pays démocratique et c'est par eux qu'il est gouverné.



— Faut-il mettre pour le déjeuner la boîte de sardines que monsieur a rapportée hier de la pêche ?

On vilho rance.

L'est portant on rudo défaut que d'être pin-gre ; tandi que y'ein a qu'ont adé lo tieu su la man et que baillèriont mimameint cein que lào fâ fâuta po fère on serviço, diéro ne val-t-on pas dè cliào retsâ que sè corzont pi mau lào medzi et qu'audriont mimameint teindre la demi-auna, se l'ouzàvant.

L'est dinse qu'ètai lo vilho Frelu, que demàoravè dein 'na galèza carraie frou dè vela et lo viquessâi tot solet avoué on vòlet po l'aidhi à sailli dâo lhi, kâ l'avâi du grantein dâi douleu pè lè piautès, et 'na serveinta po lài fère sè repès.

Lè guignons ne lài gravàvant pas dè dremi, kâ l'avâi à meîn 'na demi-lotta d'aqchons dè la Banqua et dè la Tièce, sein comptâ lè dzaunets que catsivè dein son terein. Mâ, lo diablo, l'est que l'ètai rance qu'on tonaire, jamé ne fasâi serviço à nion et ne s'ètai jamé fè dâi z'eintorses ein coresseint après lè pourro po lào bailli oquie.

Lè dzeins dè vela ont prâo la mouda, sai ào bounan, à Pâquie et à Tsalanda dè s'einvità lè z'ons tsi lè z'autro po medzi dâi fins bocons, et cliào qu'ont èta fricottâ dinse dussont per honètètâ reindre à lào tor et fère assebin on petit tire-bas po lè z'amis, coumeint dè justo. Frelu ètai dza zu dinâ trai iadzo tsi l'on, quatro tsi d'autro, mâ jamé ne reindâi, po cein que ne sè tsaillessâi pas dè sè mettrè ein frais ; assebin lè z'amis, quand l'ont cein vu, sè sont de : « L'est on franc maulhoneto ! ràva por li ! » et du adon, ne lài ont perein rede, ni rez'einvità. Et l'est bin fè, n'est-tè pas ?

Mâ, lo vilho s'est bin demaufâi porquieit lè z'amis lài fassiont ti la potta et, po lè fère reveni dè bouna, s'est decidâ dè trè ti les z'einvità 'na né, po fère on bon repè.

Lo dzo ein question, l'ètiont bin 'na treintanna à rupâ à trallia, tsacon a bin medzi et bu à remoille-mor, kâ rein ne manquâvè ; pu sè son boutâ à ein einmoudzi cauguenès.

Mâ tandi que tsantâvant et trinquottâvant, vouaigue qu'on otât dâi bouailiès et dâi bramâies d'einfai quie] dévant et Zidore, lo

vòlet à Frelu, qu'arrevè tot époairi ào pailo, derè cauquies mots à l'orolhie dâo vilho.

— Qu'est-tè gosse ? Y'a-tè lo fu ? demàndiront lè compagnons.

— Na ! n'est rein ! Estiusâ-mé pi 'na menutâ, lào fâ adon lo vilho rance, m'eîn vé vaire !

Cinq menutès après, lo vilho revint, tot émochenâ et lè larmo âi ge, avoué lè mans tot'einsagnolâies.

— Que l'ai a-tè ? Qu'est-tè arrevâ ? firont lè z'einvità.

— Ah ! na ! mè pourro z'amis ! A Dieu mè reindo ! quin malheu ! fâ Frelu ; n'y a que 'na vouarbeta, qu'on pourr'ovrà, qu'a cinq z'einfants, ein volliènt rateni ion dè sè bouébo qu'allâvè rebattâ dezo lè ruès d'on dè cliào pecheints tombèrès dè tserrottons, que passâvè quie dévant, s'est laissi accroisi pè 'na rua que lài a rontu on brè et démet dâi coûtès. Pourr'homme ! pourro z'einfants ! que vont-tè deveni tandi que lo père sarâ à l'hôpetau !

Adon, quand vé que tsacon sè lameintâvè su cè pourr'ovrà et sè bouébo, Frelu sè laivè et lào fâ, tot ein segolteint :

— Eh bin, lè z'amis, ne faut pas que sai de que 'na galèza fîta bôtse dinse tristement ; allein, faseins trè ti 'na boun'aqchon ! Et le preind n'assiéta, lài voudhiè lo tot premi son porta-mounâ dedein et l'assiéta baillè lo tor dè la trallia.

Tot lo mondo avâi oû lè boailiès et vu Frelu tot einsagnolâ pè lè mans, tsacon bailla, lè z'ons dix, lè z'autro veingt francs, et quand l'ont zu fini la coletta, m'eînlevine se n'y avâi pas mé dè trai ceints francs dein l'assiéta.

Pu tsacon s'est reintrâ tsi li, tot dié d'avâi fè 'na boun'aqchon.

Mâ, cliào que n'ont pas recaffâ lo leindé-man, l'est lè z'amis einvità, quand l'uront apprai que l'ovrà ein quèstion sè portâvè assebin que vo et mé et que lè bramâies et tot lo dètertîn que l'aviont oû n'ètiont que dâi frimès que cè bracaillon dè Frelu avâi manigancé, d'accoo avoué son Zidore, po poi fère la coletta et reintrâ dinse dein lè frais dè son soupâ.

A l'instar de Barnum.

Jean à l'huissier n'est pas « tant illuminé » comme on dit chez nous. Il n'a rien inventé et n'inventera probablement rien.

Cela n'empêche point, n'est-il pas vrai, de se payer quelques petites distractions. C'est ainsi que Jean était allé voir le cirque Barnum en compagnie de sa femme Sophie — car il a une femme, pas trop laide même et dont l'intelligence est à peu près au niveau de la sienne. — Ce qui l'a le plus émerveillé, renversé, stupéfié, ce sont les cochons dressés.

En regagnant son logis avec sa femme, il ne parlait que de la chevauchée du paillasse, et du paysan emporté dans sa charrette par un de ces petits cochons.

Pendant la nuit qui suivit cette mémorable journée, Jean eut une idée — il en avait de temps en temps. — Puisqu'il est possible de dresser des cochons, se disait-il, il n'y avait pas de raison pour que lui, Jean à l'huissier, n'arrivât pas à faire exécuter au sien les tours qu'il avait vu faire au cirque. Son cochon était comme tous les cochons et Jean le croyait aussi bien doué naturellement que ceux de Barnum.

Le lendemain, « sur l'heure où la joyeuse aurore aux doigts rosés déchasse les ténèbres nocturnes », comme dit Rabelais, notre homme procéda au premier essai de dressage. Aidé de sa femme qui n'osait contrarier son projet, il tire sa bête de l'étable et l'amène dans le verger. Jusque-là, rien de bien difficile. Il s'agissait maintenant de commencer le premier exercice. Jean, qui n'avait perdu aucun détail de la représentation américaine, se sou-